

Réflexions pyrénéennes
Randonnée du 03/07 au 21/08/2012

Allain Clément
8, Rue Botticelli
84130 Le Pontet
Grand randonneur devant l'Eternel

Réflexions pyrénéennes

Note à l'attention du lecteur râleur:

- Si vous vous attendez à découvrir les Pyrénées pour qu'ils n'aient plus de secrets pour vous.
 - Si vous pensez vous "bidonner" pendant la lecture.
 - Si vous attendez des informations techniques.
- les quelques lignes qui suivent ne vous concernent pas.

Pour m'imprégner de la randonnée de cinquante jours qui m'attend, le soir même à l'hôtel « Santiago », je lie rapidement connaissance avec un couple venant de terminer St Jacques en quatre mois. Il prend quatre jours de repos. Comment procéderai-je?....J'aviserai en cours de randonnée. J'entreprends quelque chose dont j'ignore quelle sera la réaction de mon corps. Dans mon for intérieur j'ai le sentiment qu'au niveau physique je devrais réussir à la condition que j'agisse avec sagesse. Il en va différemment pour le moral, l'état psychique. Mais comme l'un entraîne l'autre, les deux états sont solidaires. C'est la première expérience de ce genre en durée naturellement. Dès le départ je me pose des questions, je doute, je crains le mauvais temps, genre pluie continue pendant plusieurs jours, j'appréhende de languir, cinquante jours loin de mon environnement habituel, la maison, l'ordinateur, la gymnastique, Zoé et Arthur à récupérer à l'école et jouer avec eux, Marie Jo que je laisse seule pendant près de deux mois, le vélo que j'abandonne, Sandrine et Olivier que je ne verrai pas, cet ensemble de faits et gestes qui font que la vie s'écoule paisiblement, sans accrocs, sans heurts. Je laisse pour un temps le lit douillet de ma vie de citadin, de retraité, où tout est programmé à l'avance. C'est quand tout est bien réglé, glisse dans le temps qui passe qu'on est finalement le plus heureux.

Pourquoi? Qu'est-ce que je cherche? Je veux aller où? Qu'est-ce que j'ai à prouver? Suis-je « maso »? Est-ce que je serai plus heureux après? Faudra-t-il que j'aille jusqu'où? Qu'est-ce qui me pousse à toujours plus d'implications physiques et morales? Où m'arrêterai-je? A quelle distance? Quelle durée?....Grande question, est-ce que l'âge me freinera, me stoppera?

Il se pourrait que ce soit une grande peur qui me pousse à faire, à entreprendre toujours plus. Reculer le plus loin possible les limites de l'âge et me dire que le jour où j'arrête, je suis « foutu ». La trouille de mal vieillir, de devenir impotent, de dépendre des autres, quelle décadence!....Et en même temps, ces défis que je me lance (sont-ce bien des défis?) me permettent d'engranger de belles images, des souvenirs formidables, dynamisent ma volonté, me font comprendre que tout se mérite, se gagne à la force du poignet. A une certaine époque, j'œuvrais pour mon avenir professionnel qui mobilisait une grande partie de mes forces. Me lever, il y a trente-cinq ans, deux fois par semaine à trois heures du matin, le reste du temps à cinq heures pour étudier, passer mes samedi et dimanche le nez dans les livres, me demandait en ce temps là autant d'efforts, autant de volonté qu'aujourd'hui. Mais là, vis-à-vis de l'entourage, le message passait mieux, était plus clair, plus probant, je m'efforçais de mieux gagner ma vie. Il y avait un but précis: ma carrière professionnelle. Tout le monde peut comprendre ça.

Aujourd'hui, c'est gratuit. La première question que j'entends: tu te lances un défi? Alors peut-être, oui.....

Non, ce qui me motive au premier chef, c'est la notion de voyage, de durée, de contact, d'autonomie (ne pas oublier que je transporte ma maison dans mon sac à dos ou dans les sacoches du vélo), de découverte au rythme de mes pas ou de mon coup de pédale. Ce qui me motive, c'est de savoir qu'avec mes seules jambes je peux découvrir le monde, me déplacer en toute indépendance. Le cœur c'est le moteur, et les jambes les roues. Ce qui me motive, c'est de sentir marcher ou fonctionner la machine humaine, bien huilée, bien rodée,

qui tourne à merveille. Ce qui me motive, c'est de savoir que contrairement à la majorité, j'utilise mes jambes comme les utilisaient nos ancêtres. Ce qui me motive, c'est de prendre mon temps, j'ai bien dit de prendre, notion de disposer. Si je dispose j'ai le choix, je choisis, donc je suis le maître (le maître de mon temps s'entend). Et là, j'agis à contre courant de la plupart des mes contemporains qui eux n'ont pas le temps, ne prennent pas le temps, ne disposent pas de leur temps, ils sont soumis à leur maître « le temps ». Si je philosophe sur le sujet c'est que bien souvent je me suis interrogé. « Qu'est-ce que prendre son temps? » Est-ce s'ennuyer? Est-ce être paresseux? Est-ce 'nager' à contre courant'? Est-ce être optimiste et prendre la vie comme elle vient?

Car admettre de prendre son temps avec le mode de vie actuel c'est quelque part avouer qu'on n'est pas submergé par une quantité d'activités à entreprendre. Combien de fois n'ai-je pas entendu:

- ' Depuis que je suis à la retraite, je n'ai plus le temps de rien faire.... '

Je reprendrai la formule par l'autre bout de la lorgnette, Si je n'ai plus le temps de faire toutes les activités que j'ai programmées, il est évident que j'avance moins vite, je ralentis donc je vieillis et j'ai plus de difficultés à embrasser plusieurs tâches à la fois. Je considérerai cet état plutôt comme une tare et non comme une qualité. Alors, oui, j'avouerai prendre mon temps pour faire ce que j'ai envie de faire et ne pas être dans la norme. Et depuis que je suis à la retraite, j'entreprends, j'étudie, je réalise tout ce qui me fait plaisir. Je ne tiens pas compte de la mode qui voudrait que j'ai un portable sophistiqué souvent collé à l'oreille pour montrer que je suis occupé et que je sais me servir des dernières techniques. J'évite au maximum d'utiliser la voiture quand je peux me débrouiller avec le vélo nonobstant le fait que le vélo c'est 'dangereux' en ville. Je n'ai pas besoin de bricoler (c'est vrai qu'il y aurait toujours quelque chose à faire) pour occuper mes journées de retraité. Je ne suis plus bénévole dans les associations comme je l'étais du temps de mon activité car je n'ai pas envie de reproduire le même schéma Il est vrai qu'on pourrait me le reprocher, mais j'ai donné pendant plus de trente ans, alors aux plus jeunes d'assurer la relève.

A midi, le premier jour, je me retrouve dans une ' venta' genre de petit restaurant familial côté espagnol (nous sommes juste à la frontière et de temps en temps nous entrons en Espagne). J'entends et je vois un bébé pleurer, c'est l'heure du biberon. Aussitôt un flot d'images pénètrent dans mon esprit: Lisa.

Je la revois en imagination, son sourire, ses babils, ses gestes saccadés et désordonnés, sa présence inversement proportionnelle à sa taille.....Les larmes me viennent aux yeux, j'ai le cœur bouleversé par toutes ces images, heureusement j'ai les lunettes teintées par la clarté. Allons, réagis, tu as choisis, personne ne t'a imposé quoi que ce soit. Il faut que je me surveille, que je me raisonne. Il faut manger parce que la 'machine' va se gripper si tu ne l'entretiens pas. Je passe aussitôt à un autre sujet. J'ai mis le même temps que celui donné dans le topo-guide mais avec les temps de pose inclus. C'est bien, continue, tu es dans le bon tempo.

Le matin du deuxième jour je marche pendant quelques kilomètres avec deux randonneurs, l'un rencontré dans le train à l'aller et l'autre vu la veille. La situation ne me convient pas, je veux marcher seul à mon rythme et m'arrêter quand j'en ai envie. Je profite d'une pose pour les laisser filer. Vers les onze heures, opportuniste, je profite d'un salon de thé pour engouffrer deux parts de flanc... ouf! J'ai bien cru que je n'en viendrais pas à bout, j'ai le ventre bedonnant, la prochaine fois, mefi....

J'aurai l'occasion de retrouver l'un des deux le soir à une table voisine. Là, j'attaque la conversation. René Pelay, 72 ans, de petite taille comme moi, il a le pas rapide, une casquette orange vissée sur le crâne, voûté, un grand bâton couvert d'étiquettes, toujours le sourire en coin, compte parcourir le GR dans son intégralité (là, tu m'intéresses).

Je le reverrai le lendemain et nous ferons un bout de chemin ensemble Dans mon for intérieur je me dis que randonner à deux c'est plus agréable, l'orage, la pluie, la solitude, le risque d'accident toujours latent, progressivement je tisse des liens. Je le retrouverai à

nouveau lors d'une descente vertigineuse parsemée de pierres instables. Il pleut, les blocs sont glissants, boueux, le pied incertain, si l'on n'y prend garde des rochers affleurants peuvent vous déséquilibrer. Le GR10 n'a rien à envier au GR20 même avec le fameux cirque de la solitude. Apparemment, il éprouve des difficultés, normal, moi-même, j'use d'une extrême prudence, je suis seul, le moindre 'bobo' peut vite se transformer en catastrophe.

Le quatrième jour, devant la journée de plus de huit heures qui s'annonce, je pars à 6h30. Voulant éviter la crête, je prends une variante, mais devant l'impossibilité à retrouver le GR, je reviens en arrière et finalement je passerai par la crête et couperai à Urdos. Résultat, j'aurai marché comme prévu au départ, plus de 8h. Je ne prendrai plus de variante. Le soir, je me retrouverai dans la même chambre que mon ami René. C'est décidé, nous parcourrons le GR ensemble.

Le lendemain, c'est lui tout naturellement qui m'accompagne, je suis satisfait, j'aurai un compagnon de route. Moralement, je me sens fort, je ne suis plus seul.

Le premier dimanche, nous avons un temps magnifique à tel point que nous prenons une heure et demi de pose à midi. Repas, sieste, bulle, tout y est. Même les vautours qui planent au dessus de nos têtes nous font la fête. Elle est pas belle la vie?...

L'hôtel, c'est quand même mieux, plus confortable, j'étale le contenu de mon sac dans la chambre, je ne gêne personne. Le premier geste lorsque j'arrive, m'allonger une heure et demi à dormir ou non, à rêvasser, à être satisfait de soi. Le soir, je mangerai avec René et on se congratulera réciproquement sur nos performances de la journée, c'est bon pour le moral.

Le matin du jour suivant, nous sommes déjà le 09/07, nous ne sommes plus que quatre sur les neuf du départ. Si dans la journée je peux être seul pour randonner, le soir au gîte, je retrouve les compagnons de route qui vont dans le même sens que moi. C'est le côté positif du refuge, finie la solitude de la journée. Se retrouver ensemble pour le repas du soir revigore non seulement le corps par la nourriture ingurgitée mais également le moral par l'échange.

C'est à bagargiak que je verrai pour la première fois mon ami Fred le photographe de reportage avec ses 22 ou 23kg de marchandises dans son sac. Un grand gaillard aux yeux bleus. J'apprendrai plus tard qu'il randonne avec la toile de tente, ce qui lui laisse plus d'autonomie. Il peut facilement acheter un kilo de tomates avec autant d'abricots. Cela me rappelle mes débuts où j'avais la poêle à frire qui brinqueballait derrière le sac à dos. Normalement, il suit le GR10 comme moi, mais selon l'humeur, il prendra à gauche ou à droite pour contourner telle ou telle montagne, franchir tel ou tel col qui l'attire. Il m'avouera même, un soir, avoir planté sa 'guitoune' à 21h45 pour s'endormir comme une masse à 22h. Tant et si bien que c'est un de ceux que je vais revoir épisodiquement le plus souvent jusqu'à Bagnères de Luchon où nous mangerons ensemble le soir de son retour à la vie civile. J'aurai l'occasion d'en reparler.

Comme je n'ai que cinquante jours devant moi pour arriver au but, certaines étapes seront tronquées en suivant la route plutôt que le GR. C'est le cas de l'étape du lendemain que nous effectuons sous la pluie et le brouillard avec mon ami René. Dès cet instant, il va commencer à se plaindre de son dos et cela n'ira qu'en se dégradant au fil des jours suivants. Rapidement, je vais perdre mon compagnon de route avec lequel j'aurai marché quelques jours seulement.

A Logibar, je le verrai pour la dernière fois.

J'arrive à St Engrâce vers les quinze heures après une longue étape, 8h35 de

marche d'après le topo. Cela fait trois jours que j'avance dans un brouillard épais avec une pluie fine et persistante. La vue est limitée aux trente premiers mètres, c'est la purée. La pèlerine, mouillée à l'extérieur l'est guère moins à l'intérieur où l'eau finit par ruisseler le long des manches, sur les épaules, dans le dos. Dans ces conditions, surtout ne pas s'arrêter, le corps refroidit rapidement. Les chaussettes ne sont pas mieux loties même si j'ai d'excellentes chaussures, des 'galibier', aux dires des collègues, le soir. Aux environs de 13h30, je profite d'un bosquet dans les alpages auprès d'un torrent pour m'accroupir dans le sens de la pente, me débarrassant de mon sac, et tous les deux (le sac et moi), à l'abri sous la pèlerine nous faisons une pose. Je me sustente, mais rapidement, après 20mn, je suis obligé de repartir car des frissons parcourent mon échine, j'ai le dos glacé, les mains et les pieds engourdis par le froid humide. Je jette dans un fourré la moitié du casse croûte que je n'ai pas le temps de terminer. Le soir, au gîte, nous avons tous le moral inversement proportionnel au degré d'humidité de nos chaussettes et chaussures, nous nous réconfortons mutuellement:

- 'demain, la météo sera meilleure.'

Cela fait trois jours que j'entends la même chose.....

- ' Nous sommes dans le pays basque et la région subit l'influence océanique donc beaucoup de brouillard.' Pourtant il a fait beau au début!

La météo n'est pas très fiable dans la mesure où je continue à avancer vers l'est, donc vers le beau temps. Et puis je n'ai pas envie de connaître les prévisions, je suis là pour avancer, il me reste 41 jours pour arriver à Banyuls et faire la planche dans la Méditerranée. C'est une de mes particularités que de ne pas vouloir écouter les prévisions météo lorsque je suis en randonnée, que ce soit à pied ou en vélo. J'ai remarqué que l'ignorance en ce domaine était facteur d'optimisme, j'espère toujours l'amélioration, je me contente de scruter le ciel et lorsque j'entrevois un pan de bleu, je me fais mes propres prévisions. Pas toujours exactes, il est vrai, mais qu'importe, je ne vais pas m'arrêter chaque fois que ça mouille? Autant rester à la maison sinon.

Pour le repas du soir, je me trouve à table avec des personnes que je ne connais pas, aucune importance, la discussion s'anime, le moral se maintient péniblement. Ne sommes-nous pas tous dans la même galère? Et au hasard des conversations j'entends parler du loup, des prédateurs, et là, je ne peux m'empêcher d'intervenir car j'entends des inepties. Je parle, je rectifie certaines idées reçues, je développe un argumentaire en faveur du loup, je corrige l'image du lynx et de l'ours, je chiffre les dégâts causés, je rétablis la vérité sur leur nombre respectif. Je m'entends répondre à Fred dont j'ai parlé plus haut et qui deviendra mon ami à partir de cet instant: 'Nous ne devons pas avoir les mêmes lectures.' L'amitié s'installe.

Le soir, en m'endormant, j'ai tout de même cette néfaste pensée, s'il continue à pleuvoir de la sorte, j'envisage d'écourter la randonnée et rentrer au Pontet. Tout est mouillé, rien ne sèche, pas de lavage possible, je dois sentir le fauve, puis ne rien voir à cause de la brume toujours épaisse, il m'est désagréable de penser que le lendemain j'aurai des habits humides à me remettre sur le dos. La réminiscence de la grande marche que j'effectuais une fois l'an, il y a quelques années, me revient à l'esprit. J'en 'bavais' tellement que lorsque je la terminais, systématiquement, je me disais que je n'y participerais plus l'année suivante...et chaque fois, je recommençais. Après réflexions, que représentent quelques jours de pluie sur une vie? Eh bien voilà la question que j'aurais du me poser dès le départ! Cela représente moins d'un dix millième, autrement dit rien du tout, donc je continue. Et, fort de ce raisonnement je m'endors du sommeil du juste. Tel était le cheminement de ma pensée au moment de sombrer.

Le matin, au départ de Saint Engrâce, ciel dégagé, que du bleu, les oiseaux gazouillent, la végétation est d'un vert resplendissant, j'entends les collègues plaisanter, tous s'affairent, le moral remonte en flèche.

Nous sommes le 12/07, cela fait dix jours que je marche. Rien à signaler, tout fonctionne à merveille, les articulations, les muscles, la tête. Les jambes marchent toute seule. Au départ, je mets le moteur en marche et pendant 6 à 9h ça tricote, je n'ai pas à m'en occuper. Pas d'ampoules, pas de frottements, pas d'inflammations, rien, rien, absolument rien.

Après la Pierre St Martin, à hauteur d'un lapiaz où je progressais avec précaution, les rochers étant parsemés de trous, j'entends soudain les marmottes s'affoler. Quel raffut, ce n'est pas pour moi? Effectivement, j'ai la chance d'apercevoir un renard, une belle bête au longs poils marron, la queue bien fournie presque aussi longue que le corps, fouine et hume, la truffe au ras du sol, voilà l'explication. J'aurai le temps de l'observer pendant une trentaine de secondes, je devais être à contre-vent, il va, il vient, s'accroupit, contourne, enfouit son museau dans un trou. Au moment où je change de main pour me protéger du soleil, j'avais un soleil rasant face à moi (est), il était 8h du matin, le voilà qui m'aperçoit, s'affole et prend la fuite en vérifiant à deux ou trois reprises que je ne le suivais pas. Il ne doute de rien, j'ai un sac de 14kg sur le dos, de bonnes chaussures de marche et je n'ai pas son agilité. Il escalade la falaise face à moi tel un chamois, euh... pardon... un isard, nous sommes dans les Pyrénées, il disparaît derrière un fourré. Continuant mon chemin, je tombe sur une très belle fourmilière sous un sapin.

A l'approche de Lescuns j'aurai l'occasion de discuter quelques minutes avec une canadienne, nous boirons un café ensemble. Le temps de savoir qu'elle est partie un jour avant moi mais double les étapes. Quelques jours après, je la reverrai traînant les pieds à cause d'échauffements. Depuis, je ne sais ce qu'elle est devenue. En arrivant à Lescuns, dans l'après midi, l'hôte m'invite à sortir mon duvet et à le secouer avant de pénétrer à l'intérieur. A cause des poux. Il est vrai que ce jour là, je ne me suis pas rasé, ma chemise auréolée de taches blanches dues au sel de la transpiration, le short plus ou moins propre (plutôt moins que plus!..), incitent à la prudence....Il m'expliquera que l'année précédente, les poux envahissaient certains gîtes.

Les jours suivants je continue à enchaîner les cols et vallées et à partir tôt le matin. L'avantage, c'est que j'arrive le premier au gîte et je dispose de la douche et de la chambre pour me reposer pendant 1h½, avant que la majorité des randonneurs soient rendus. D'autre part, je peux choisir ma 'paillasse' et systématiquement, je prends celle située contre le mur, elle dégage plus de place, et près de la fenêtre. Ainsi, le matin je me lève dès les premières lueurs. Tout est calculé pour avoir relativement le plus de confort possible. Un gîte ou un refuge c'est la moitié du prix d'un hôtel et pour cause, un WC pour vingt à cinquante, quelquefois soixante personnes, idem pour la salle de bain. Dans certains gîtes ou refuges l'emplacement pour poser son sac est réduit à une bande de un mètre de long sur trente centimètres de large et les matelas se tiennent les uns les autres, donc promiscuité assurée. A deux reprises, je n'aurai pu disposer de mon appartement qu'à 16 ou 17h le soir. Le gîte pour moi c'est une deuxième maison, alors il est important de pouvoir l'utiliser avant les autres en toute tranquillité. Puis, bien souvent, il n'y a pas d'autres choix, les hôtels se faisant rares en fond de vallée.

Je fais la connaissance d'un couple de hollandais (aperçu à la Pierre St Martin), qui le soir à l'étape m'interpellent pour m'offrir une bière. Je leur demande cinq minutes pour acheter une baguette avant que la boutique ne ferme. Qu'à cela ne tienne, il sont prêts à me fournir une partie de leur pain. Naturellement, je refuse ...le pain et non la bière que nous buvons ensemble en faisant plus ample connaissance. Ils parcourent également le GR 10 mais sur cinquante deux jours au lieu de cinquante. Nous nous côtoierons plus ou moins les jours suivants et nous nous perdrons de vue à l'entrée d'Arrens quelques jours plus tard. La solidarité entre randonneurs n'est pas un vain mot, nous avons les mêmes difficultés, les mêmes soucis et nous nous faisons confiance. Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu de problèmes, laissant certaines affaires hors du sac au gîte, le sac ne fermant pas à clé, bien sûr.

Aujourd'hui, en passant près d'un lac, les lacs et le beau temps attirant toujours du monde, j'ai l'occasion de faire le ' professeur de botanique ' à la demande d'un couple avec ses enfants. Ils m'interpellent, me demandant des précisions sur les arbres environnants. Naturellement, je me prête de bonnes grâces à leurs questions. Et progressivement la conversation glisse sur les chemins, leur entretien, leur pérennité, les responsables, bref je passe une demi-heure à leur expliquer tout cela. Je les quitte, les laissant enchantés par mes explications et admiratifs devant la longueur de ma randonnée. Ce sont des moments comme ceux là qui donnent du baume au cœur et font oublier sa propre solitude.

J'arrive à Arrens Marsous, , c'est l'effervescence, de la musique à tous les coins de rue, de l'animation, des banderoles colorées, les micros crachent leur flot de propagande, la fanfare joue des airs dynamiques, des policiers à chaque carrefour, les gens dans la rue s'interpellent.....Comment savaient-ils que j'arrivais?....Je commence à transpirer abondamment suite à l'émotion provoquée par le souci d'improviser un discours...J'apprendrai qu'en fait c'est pour le passage du tour de France le lendemain. Dommage, je pensais que....Je viens de terminer l'étape la plus longue de tout le parcours, 9h³/₄, je suis parti à 6h30 ce matin et je me suis arrêté seulement trois quart d'heure pour manger.

Au lac d'Estaing, comme je riais tout seul, la serveuse me demande si ça va? Je lui explique que c'est la première fois que je mange des crevettes après les avoir triées moi-même et que ma compagne serait bien étonnée de me voir me débattre de la sorte avec les enveloppes cartilagineuses de mes crustacés. En prime, j'ai réussi à ne me faire qu'une seule tâche. Ne dit-on pas, ' la faim veut les moyens'?

- Vous voulez que je vous prenne en photo pour la lui envoyer?

Pour la première fois au col Riou, je vais être confronté à un très mauvais balisage, accentué par une épaisse brume, donc visibilité réduite. J'ai deux croix (balises) face à moi. Le sentier se devine mais ce n'est pas le bon puisqu'il y a les croix!...Elles prêtent à confusion. Après un quart d'heure de recherches, d'orientation, de questionnement, je prends la décision de continuer vers le sud ouest, direction apparaissant à la lecture de la carte du topo-guide. Effectivement, quelque cinquante mètres plus avant, je distingue une marque, c'est la bonne direction. Pendant quelques jours le balisage va être défectueux. L'expérience que j'ai en la matière m'amène à penser que l'entretien de cette partie du GR doit remonter à au moins sept à huit ans, et j'ai du faire appel à mes connaissances en orientation rendues plus difficiles par le manque de visibilité. Je me félicite d'avoir une certaine pratique en ce domaine. Les jours suivants, j'apprendrai que certains, au cours de ce tronçon de quelques jours, ont du utiliser le taxi ou le car pour rejoindre l'étape. Pas étonnant.

Opportuniste, je mangerai le lendemain vers les 11h30 dans un petit restaurant du village de Sers, très beau village épousant un versant, aux maisons aux toits étagés du fait de la pente, et aux ruelles pavées.

Le jour suivant, le soir, au gîte de l'Oule, Fred que j'ai retrouvé et moi-même, mangeons face à un jeune parcourant le GR10 dans le sens inverse du notre, soit de Banyuls à Hendaye. Il nous dit avoir été inquiet et sur ses gardes en traversant l'Ariège, à cause de traces d'ours aperçues dans la terre meuble ou sur l'écorce des arbres. L'ours a l'habitude de frotter son dos ou de griffer le tronc des arbres simplement pour se gratter ou aiguiser ses griffes. Avec Fred, nous nous faisons un clin d'œil et nous nous chargeons de faire monter la pression en affirmant qu'il a eu de la chance. L'ours marque son territoire et ne tolère aucun individu sur son territoire que ce soit animal ou humain. Quant aux patous croisés en chemin, nous lui indiquons qu'il est préférable de les éviter (ce qui est en partie vrai) puisqu'ils sont là pour garder le troupeau. Il est plus sage de les contourner en évitant de traverser par le milieu. Se faire le plus discret possible et éviter de leur faire face car ils

peuvent aller jusqu'à l'affrontement. Et avec un animal qui peut peser jusqu'à cinquante kilos, voire davantage, la confrontation ne nous est pas favorable. Nous décelons une certaine appréhension dans son regard au moment d'aller nous coucher. Nous rions sous cape. Dès le matin au petit déjeuner, je m'empresserai de le rassurer. Il me remerciera chaleureusement prouvant par son comportement que nous l'avions convaincu.

Des amitiés se lient et se dénouent tout au long du chemin et le fait de parcourir plus de 900km de GR d'une traite entraîne des affinités qui ne se créent pas obligatoirement lors de la première rencontre mais qui peuvent naître la deuxième ou la troisième fois que l'on se voit. Je remarquerai tout de même que je fais rarement le premier pas, je souris facilement au passage avec un petit ' bonjour ' . C'est par respect de la vie sociale car sur le sentier également, il existe un code de bonne conduite qui veut que l'on se salue. Mais je ne serai qu'exceptionnellement celui qui va débiter la conversation., ou le précurseur du dialogue. J'ai tendance à suivre l'impulsion qui me sera donnée par l'interlocuteur. Selon la question ou selon sa curiosité il m'entraînera à dialoguer, à échanger. J'agis de la sorte pour plusieurs raisons bien simples:

- Je ne veux pas m'imposer, je ne veux pas imposer l'échange, il faut que je sente la curiosité, l'envie, le besoin de converser donc d'exister.

- Parler c'est aussi se rassurer dans un environnement qui n'est pas obligatoirement serein. La montagne peut surprendre, inquiéter, effrayer. Pour le constater, il suffit de cheminer un jour ou les nuages s'amoncellent au dessus de nous, d'entendre gronder le tonnerre au loin, de voir la luminosité décroître progressivement pour peu que nous pénétrions en forêt. Le minéral, également, nous présente la montagne sous un jour plus angoissant, plus stressant., plus pesant. Puis quand on randonne absolument seul plusieurs heures sur des sentiers escarpés, l'accident peut vite se produire et se transformer rapidement en catastrophe. Pour toutes ces raisons, le fait de pouvoir s'adresser à quelqu'un a un effet sécurisant.

- Enfin, excepté les premiers jours ou comme je l'explique plus haut j'avais besoin d'une présence pour moins languir, par la suite je serai parfaitement bien tout seul. Un profond sentiment de liberté m'anime, je suis indépendant, je respire, je suis à l'écoute de moi-même, de ma conscience. J'ai conscience d'exister vraiment puisque je pense librement. Rien ne m'est dictée par une présence autre, ni l'allure, ni le comportement, ni l'obligation de parler. Avec mon sac à dos (ma maison), je forme un tout indissociable, l'unité parfaite, je me déplace dans le temps au rythme de mes seules jambes. J'éprouve une grande intimité avec l'environnement proche. Tout est harmonie, quiétude, sérénité, équilibre, symbiose entre le physique et le mental. Rien ne vient heurter mon esprit. Je me renferme en moi-même ce qui ne veut pas dire sur moi-même (je serais un sauvage). Je m'explore au plus profond de ma conscience. Je suis en moi. Je me découvre. C'est rarement possible dans la vie de tous les jours ou tout est sollicitations, distractions, égarement de la pensée. Cet état d'esprit où la pensée, la réflexion n'est entravée par aucuns éléments extérieurs est rare dans la vie courante, les voitures, le bruit continu, la fourmilière que représente une ville, les voix, les enseignes venant perturber ce cheminement interne.

Au départ de Bagnères de Luchon le matin, j'aperçois à quelque 300 mètres devant moi, un couple Serge et Maïté. J'apprendrai par la suite que lui est contrôleur des impôts et son épouse responsable informatique toujours dans les impôts. Nous aurons l'occasion de nous offrir mutuellement un verre au cours des jours suivants. Lors d'une étape, un soir, ils m'avoueront qu'ils ont été heureux de me voir passer en contre bas à un col. Je leur ai indiqué sans le vouloir la bonne direction. Ils s'étaient égarés plus haut et ne trouvaient pas le GR.

A Artigues, 3h après Bagnères de Luchon, une étape de semi repos, je me retrouve bien seul. J'ai quitté Fred la veille après un bon repas ensemble et je l'ai revu ce matin au moment de partir, attablé à une terrasse, prenant son café. Au cours du repas, j'ai appris qu'il était photographe de reportage pour des revues et qu'il partait pour le Mexique dès son retour. Après une tape amicale sur l'épaule, je savais que je le voyais pour la dernière fois,

c'est dur.

Heureusement, dans l'après midi, arrivent deux randonneurs, tout juste la quarantaine, de taille moyenne, l'un des deux me paraît légèrement emprunté, simple constatation de ma part.

Je n'aime pas cataloguer les gens que je rencontre. Tout homme a droit à un égal respect, à la même considération, quel que soit son niveau intellectuel, sa couleur de peau, sa religion. Je n'aurais pas la prétention d'être le meilleur dans tous les domaines et encore moins d'avoir les meilleures idées. Souvent ce genre de personnes ont un coté attachant et leur raisonnement n'est pas toujours dénué de bon sens. Puis, si j'ai bien des défauts comme la plupart des mortels, je n'ai pas celui de l'arrogance ou de la supériorité. D'ailleurs, je me lie difficilement avec les personnages qui savent tout, qui s'écoutent parler, qui affichent leurs prétentions. Ces dernières sont souvent une façade qui cachent la nudité du reste. C'est un bouclier qui évite l'intrusion curieuse qui permettrait de constater, de mettre à jour le déséquilibre de la personnalité.

Les nouveaux arrivés font le GR10 par tronçon de 10 à 15 jours. Je m'immisce parmi eux, je me coule dans leur conversation, je m'incrute dans leur environnement pour le repas du soir ou nous mangerons ensemble. J'ai bien expliqué que si je préfère marcher seul, le soir venu, il est plus agréable de manger avec les collègues de randonnée.

Au refuge d'Araing, j'aurai une chambre pour moi tout seul avec 4 matelas, je dormirai 2 heures dans chacun d'eux.

Nous sommes le 30/07, étape étang d'Araing à Eylie d'en haut, dans la matinée trois jeunes me dépassent alors que j'effectue ma pose règlementaire. La conversation s'engage à leur initiative, voir ce que je dis plus haut à ce sujet. Ils m'apprennent qu'ils sont partis le 07/07 soit 4 jours après moi. Mais comme Jane, la canadienne, ils sont obligés de ralentir car certains d'entre eux commencent à avoir des douleurs dans les genoux. Naturellement, ils me questionnent sur le parcours que j'effectue et quand je leur apprend que je suis parti le 03/07 et compte arriver à Banyuls, aussitôt la question fuse.

- Et vous n'avez rien? Pas de douleurs, pas d'échauffements, pas de tendinites?

- Eh bien non.

Et j'enchaîne par une petite leçon de morale (je sais, c'est une de mes tares):

- Qui veut voyager loin.....(vous connaissez la suite).....

Je leur explique le plus modestement possible que ce genre de parcours demande beaucoup de sagesse ajoutée à une bonne dose d'humilité. Jamais plus de deux heures de marche sans un repos et barre de céréales. Surtout, marcher de façon régulière, éviter l'emballement de la machine même si elle donne l'impression d'être en dessous de son régime. A l'étape, s'allonger 1h à 1h½, dormir ou non peu importe mais s'allonger, si possible pratiquer ¼ h d'étirements, ne jamais courir, ne pas surprendre le corps par des changements intempestifs d'allure, boire régulièrement même si je sais me contenter que d'un litre d'eau au cours de la randonnée, à charge naturellement de boire abondamment lorsque j'arrive à l'étape, alterner ou encadrer les longues étapes de plus de 7 à 8h par des étapes plus courtes de l'ordre de 3 à 4h, ne pas chercher à suivre un collègue ou inversement, à fortiori dans les montées.

Plus loin, ils me laisseront passer devant, prétextant qu'ils doivent téléphoner.

A Eylie d'en Haut, le couple qui nous reçoit fait partie des ces rares personnes qui réalisent leur rêve ou dirons-nous plutôt qui vont jusqu'au bout de leurs idées. En effet, ils n'ont pas hésité à quitter deux emplois de cadres de haut niveau sur Paris pour investir dans le hameau où ils se retrouvent seuls l'hiver avec leur gîte et leurs chambres d'hôte. Situé en fonds de vallée étroite, le soleil, à la mauvaise saison, n'est présent que deux ou trois heures par jour. Il reconnaîtront que c'est cela qui leur pèse le plus.

Nous parlons de l'ours, nous sommes dans l'Ariège et il y en a une quinzaine, la question divise la population à leur grand regret. Eux, seraient plutôt contre le renforcement de la

population mais leur discours est mesuré. En fait ,ce n'est qu'une minorité qui y est farouchement opposée mais ils sont virulents, peu démocrates, et violents quelquefois.

La violence, l'agressivité, l'emploi de la force sont le fruit de l'incompréhension, du refus de dialoguer. La frustration, l'intolérance, la volonté de ne pas changer ses habitudes en sont le creuset. Ainsi, une poignée d'individus, je dis bien une poignée, bloque tout avancement dans le processus de réintroduction. De plus le jusqu'au-boutisme de ceux d'en face (dont j'ai fait partie jusqu'en 2003) annihile toutes tentatives de compromis. La situation de l'ours s'en trouve paralysée.

J'arrive à Esbints avec un temps nuageux, il pleuvra d'ailleurs dès mon installation. A mon réveil de la sieste, je fais connaissance avec Cathy, actrice, qui vient se ressourcer en passant quelques jours dans ce hameau d'une dizaine d'habitants sous la formule 'gestion libre'. Cela signifie qu'elle se débrouille en faisant sa popote dans le coin cuisine. Moi-même, 'plus fortuné', à mon habitude, je choisis la formule demi-pension, plus confortable, évitant de transporter trop de nourriture dans mon sac si ce n'est que les classiques barres de céréales et fruits secs. Nous parlerons abondamment le restant de l'après-midi. La conversation tournera principalement autour de ses problèmes de syndic plus ou moins réguliers. Je suis ancien comptable, quelle aubaine!... Naturellement, après que je l'aie interrogée sur sa randonnée, sur son métier, sur sa vie à Paris, elle me pose la traditionnelle question. A ma réponse, comme tant d'autres personnes, elle reste étonnée par ma performance. Par modestie, je lui fais remarquer que je ne suis pas encore à Banyuls, qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, aussitôt le fou rire nous prend. Peu avant , nous en avons parlé (de l'ours)...

Au repas du soir, seul avec mon hôte, Adeline, j'aurai le plaisir d'apprendre qu'ils ont avec Mathias, son compagnon qui garde actuellement le troupeau , seulement 85 brebis mais qu'avec ses chambres d'hôte et le gîte dans lequel je suis, ils vivent sans problèmes même avec la présence de l'ours. Ça n'a pas été facile pour eux de s'installer avec si peu de bêtes, la chambre d'agriculture favorisant les grosses exploitations avec au moins 500 brebis. Sans que je le lui demande la critique a fusé envers les éleveurs, opposés à l'ours, mais prenant entièrement à leur profit les aides concernant la protection des troupeaux.

Aujourd'hui, trois chutes, deux erreurs d'itinéraire à cause de la pluie incessante et de l'épais brouillard. Journée sans. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. Je n'ai pas mis mes pantalons imperméables dès le départ et l'eau abondante s'est infiltrée par capillarité dans mes chaussures grâce à mes chaussettes de laine. Résultat : j'ai les pieds complètement mouillés, trempés, dégoulinants. En prime, je me suis entêté dans un raisonnement complètement erroné, débile, idiot, je voulais que le sentier parte à droite de la croupe que j'avais face à moi, or en y regardant de plus près, après ¾ heures de tergiversations, d'aller retour, de fausses hypothèses, j'ai du me rendre à l'évidence, le sentier partait à gauche après avoir franchi une chicane que mes yeux et mon cerveau, obscurcis par ma bêtise, ne voyaient même pas.

La seule note positive de la journée, deux ombres fugitives se sont croisées dans la forêt assombrie par les nuages et par la brume dense. Le bruit régulier des gouttes d'eau tombant sur les feuilles amortissait le floc de leurs chaussures respectives au contact du sol détrempé. Lorsqu'elles se sont croisées, l'une a lancé un bonjour hilarant et l'autre a répondu par un éclat de rire. Situation cocasse s'il en est de deux êtres se rencontrant en pleine forêt par un temps exécrable.

L'une de ces ombres était une jolie jeune fille, l'autre un vieux briscard ayant pas mal roulé sa bosse. Ce fait est assez singulier et remarquable pour que j'éprouve la nécessité de le signaler. Singulier par le rire qu'il a déclenché de part et d'autre, nous ne jouions pas, nous n'étions pas filmés, nous ne nous étions pas consultés avant. Spontanément, nous avons éclaté de rire, cela a été instinctif, instantané, irréfléchi. Remarquable par sa soudaineté, la situation a du nous paraître cocasse à tous les deux à la fois. L'ambiance du moment nous a paru tellement saugrenue qu'elle a fait tomber toutes les barrières des convenances sociales. Se balader par un temps pareil, il fallait le faire.

Arrivé à Sigüers, un village tout en longueur, au bout de la rue principale, je suis accueilli par un quinquagénaire dénommé Fabrice, aux cheveux blonds paille, 1m60, de ma corpulence, le sourire avenant, les yeux évoquant la générosité par le regard doux qu'ils dégagent. Assis sur le pas de la porte, il m'offre immédiatement le café et me pose toute une série de questions sur le parcours, sur mon origine, sur le temps que j'ai eu, bref, il me met à l'aise par la simplicité de l'accueil. Nous discutons pendant une demi-heure. Le tutoiement est spontanément employé.

Ensuite, il me fait visiter son gîte. Je ne suis pas très connaisseur mais j'y vois à la seconde ou j'y pénètre la touche, le style de son propriétaire. Imaginons une mesure aux murs épais, dont l'intérieur aurait été démoli pour dégager l'espace. Seul le bas gardera l'empreinte de la maison ancienne avec un grand dortoir et un couloir contigu. Sur quatre niveaux s'élèvent ensuite en partant du bas vers le haut et aménagés entièrement en bois, la cuisine avec la salle à manger commune attenante, on y accède par des escaliers de la même matière, au dessus les toilettes, la salle de bain accolée à une chambre. D'autres escaliers en bois, plus étroits que les premiers desservent, de chaque côté deux autres chambres. Et, pour terminer, un escabeau presque vertical conduit directement sous la charpente, pentue à ce niveau là, et donne accès au dernier dortoir éclairé par un chien assis. L'impression générale qui se dégage de l'ensemble, du moins est-ce mon sentiment, est que les différents éléments ont été construits ou aménagés au fur et à mesure qu'arrivaient les randonneurs. C'est une image bien sûr. Mais lui-même ne m'avait-il pas glissé à l'oreille, qu'il n'avait jamais refusé un randonneur. J'en ai déduit ces « fabrications » successives de pièces rajoutées progressivement.

Pour souligner son côté généreux, serviable, j'ajouterai qu'à l'entrée se trouve un panneau indiquant les tarifs, en titre: ' ici on paie selon ses revenus '. Pour plaisanter, je lui dit que je suis au chômage. Vu mon sourire en coin, il ne me croît pas.

Le soir, en buvant une bière avec un couple d'allemand, il cuisine devant nous tout en participant à notre conversation le plus simplement du monde. Avant le repas, il nous offre gracieusement un pastis. C'est le premier gîte où j'ai l'impression d'être un peu chez moi. Pour être complet et n'oublier personne, je citerai Nina, sa fille, qui l'aidait temporairement pour la tenue du gîte. Même gabarit au niveau du caractère et de l'accueil.

J'ai du calculer, réfléchir, évaluer longuement les deux étapes suivantes pour éviter au maximum les nombreuses cabanes. Je serai contraint de m'arrêter dans l'une d'elles. Le hasard qui, quelquefois fait bien les choses, me permet de coucher dans celle de Clarans, laquelle, par chance « est alimentée » par notre ami Fabrice. Il n'y a qu'à se servir et on paie au refuge suivant. La confiance règne. Arrivé à cette dernière, je me jette littéralement sur l'unique canette de Perrier. Pour le reste, il y a pour huit jours de provisions. Rien ne manque, même les pastilles pour purifier l'eau. Arrivé le premier, comme à l'accoutumée, je choisis mon coin et je prends d'office le seul matelas en mousse qui s'y trouve. Normal, je serai le plus âgé. Une heure plus tard arrive un jeune couple dont la vie a changé depuis leur premier enfant, ils ne campent plus, ils couchent en gîte. Classique là aussi, nous avons fait la même chose avec Jo.

Le confort, c'est quelque chose qui vient avec l'âge. Mais avouons tout de même que camper permet une autonomie, une liberté, une indépendance que n'autorise pas le gîte. Puis, une fois le premier pas effectué, on ne revient pas en arrière. Le poids est le premier problème qu'a à résoudre le randonneur. On ne peut indéfiniment remplir son sac, il faut faire des choix. Avant de partir, j'ai pesé tout ce que je devais prendre et ne serait-ce que dix grammes, je choisissais le plus léger. Cela peut faire sourire certaines personnes qui ne se déplacent qu'en voiture ou pour lesquelles, ce genre d'expédition ne viendrait même pas à l'esprit.

C'est en préparant un sac de randonnée ou les sacoches du vélo pour une randonnée itinérante que l'on apprend à faire la différence entre le nécessaire et le superflu. C'est à croire que l'homme moderne, féru de sa technique, de son bien-être, a perdu

le sens de l'utile, de l'indispensable, du vital. Il semblerait que toute l'intelligence que nous employons à trouver de nouvelles matières, de nouveaux procédés, paraisse utilisée au détriment de notre bon sens et voile notre vision exacte des choses. Tant et si bien que l'on voit des abus de pratique dans tous les domaines. Ou bien l'excès des choix qui nous sont offerts arrive à fausser notre capacité de discernement, nous trouble la vue au sens figuré s'entend. La pléthore d'informations reçues contribuant aussi à berner notre raison, nous ne savons plus choisir, juger, peser les bienfaits de telle ou telle technique ou nouveauté. Dans tous les domaines, voici quelques exemples de manque de jugement objectif:

- Dans le TGV, au voisinage de la gare de destination, vite le portable pour signaler à celui ou celle qui vient me récupérer, l'heure exacte de mon arrivée, alors que l'information est connue depuis la veille ou huit jours avant, sauf à appeler en cas de retard.

- Je suis au supermarché, zut, j'ai oublié un achat, vite le portable alors qu'il aurait été plus sage d'établir une liste ou de faire travailler sa mémoire en la mémorisant.

- Le boulanger est à moins de trois kilomètres de la maison, c'est dimanche, je prends la voiture et j'oublie que j'ai un vélo dans le garage, que c'est dimanche et qu'il fait soleil.

- Je râle parce que le plombier me demande 150€ pour effectuer une réparation urgente alors que je bois allègrement, toute l'année, de l'eau en bouteille cent ou deux cents fois plus chère que l'eau du robinet. (je ne donne que l'exemple de l'eau). En quoi ces différents choix améliorent-ils notre confort? Et sont-ils rationnels, objectifs, judicieux?

J'arrête une liste volontairement limitée.

Ce matin au cours de mes 1400m de montée, j'éprouve un léger malaise, je m'y attendais, c'est le ' 25^{ème} ' kilomètre du marathonien, je me suis contenté de deux barres de céréales au départ, c'est trop peu mais je n'avais rien d'autre. J'attends d'arriver au plateau de Beil au restaurant de la station de ski pour ingurgiter un copieux petit déjeuner et prendre une heure de pose. Cottureau l'explique dans un de ses livres. Aux alentours du 25^{ème} kilomètre le corps ayant épuisé ses réserves de glucides doit céder la place aux lipides (inépuisable!) pour continuer à fournir de l'énergie. Selon la condition physique, la nourriture avalée la veille, les lipides vont mettre un certain temps (comme le fût du canon) à prendre le relais. Chez moi, cela a duré plus ou moins ¼ d'heure.

Les collègues, le soir, commencent à se plaindre de la chaleur, évidemment, je souris. Ce qu'ils appellent la chaleur c'est du 25 à 27° de douze à quinze heures mais dès qu'on passe à l'ombre, elle redescend à 18 ou 20°. Je crois que nous, provençaux, sommes armés pour ce genre de 'chaleur'. La preuve? A plusieurs reprises, je doublerai ou rattraperai, sans forfanterie aucune, avec un mot d'encouragement, des jeunes et des moins jeunes venant d'horizons plus nordiques. Comme quoi, l'adaptation n'est pas un vain mot. Une fois de plus j'aurai échappé à une ondée grâce à mon départ matinal.

Le dix août, j'arrive à Merens- les- Vals, fin du 3^{ème} topo guide. Le village s'étale en deux parties distinctes éloignées chacune de un kilomètre environ, de plus chaque pâtée de maisons s'étire en longueur le long de la route principale. Pour clore le tout, cette dernière monte vers les Alpagnes. Débouchant au pied du village, je vois le panneau 'gîte d'étape'. C'est bon, j'ai terminé.....Je suis dans la partie basse du hameau, près de la voie ferrée, mais de gîte.....nenni.....Je questionne après avoir réussi à trouver quelqu'un à qui parler:

- Oui, monsieur, le gîte, vous le trouverez à la sortie du village, pas très loin.

Je continue à progresser jusqu'à la sortie, rien!...je commence à pester contre les gens qui me renseignent mal, les explications du topo guide qui sont confuses, et cette route? Pourquoi monte-t-elle? En plus on dirait que les villageois craignent le soleil, personne à interroger....Finalement, en désespoir de cause, je poursuis ma progression et quelques centaines de mètres plus haut, je découvre enfin le gîte, ainsi que ma ...bêtise. Je suis vraiment c...Encore une fois je constate l'aveuglement du cerveau, le trouble de la raison au point de perdre toute logique du raisonnement. Un simple coup d'œil sur la carte du topo et je comprends que le refuge était à la sortie et non pas à l'entrée. Mais étant persuadé que j'allais y tomber dessus, je n'ai même pas pensé à vérifier l'information avant de me mettre

en colère et d'en vouloir à la terre entière. Tout se passe comme si le blocage sur une idée (erronée), annihilait la faculté de raisonnement, détruisait les capacités cognitives de notre cerveau. Dans ces cas là, c'est comme l'ordinateur, il faudrait tout éteindre et redémarrer. Mais on est dans une disposition d'esprit telle qu'on n'y pense même pas. Comme toute l'énergie passe dans les jambes pour faire avancer coûte que coûte 75kg de marchandises (avec le poids du sac), il ne reste plus rien pour alimenter la cervelle, d'où ces pannes de temps à autre.

J'en suis à quarante et un jours de marche tout fonctionne parfaitement sauf que.....

- En entrant dans la chambre du refuge, après avoir étalé le contenu de mon sac à terre, je me redresse et là, je vois.... trente six chandelles. Je n'avais pas remarqué la poutre qui traverse le milieu de la pièce ou plus exactement je n'y pensais plus. Elle m'a rappelé à l'ordre. Bis, toute l'énergie étant consacrée à mes jambes...Il ne reste plus rien dans le cerveau.

- Le portable donne l'impression de battre de l'aile. Rien ne passe et pourtant une antenne est à deux pas!...Quelle catastrophe, je ne pourrai pas appeler Marie Jo. Voilà que je me mets à oublier tous mes beaux principes,. Serais-je devenu un accroc du portable?

- Je prends la douche, je me savonne, je me rince et paf pas de serviette!...je l'ai oubliée dans la chambre.

Comme je le disais plus haut, il y a des jours sans et des jours avec, ce sera un jour sans, mais relativisons.

Je suis en train de pique niquer sur le bord du chemin lorsque je vois passer un randonneur, assez grand, de larges épaules, la barbe naissante, un long bâton à la main, suant, soufflant, marchant d'un pas volontaire. Après discussion, il se dirige comme moi vers la cabane de l'Orry. Quelques minutes plus tard, suivent une famille avec ses deux enfants, apparemment heureux d'être là, déambulant et jouant devant les parents. Un rapide calcul, la cabane dispose de 12 places, nous sommes déjà quatre et un égale cinq, cinq et un, six. Six places occupées sur douze et ce n'est pas fini, ce n'est que 13h et si dans l'autre sens?...Oh là là, il faut que je me bouge. Aussitôt j'écourte mon repas, je range tout et je pars séance tenante, tricotant des jambes, je dépasse tout mon monde avec un sourire et un mot gentil et me voilà le premier arrivé à l'Orry, c'est-ce que je voulais. Le soir, nous serons finalement... deux, Guy (le randonneur) et moi-même.

Aussitôt arrivé sur place, je fais la connaissance de Bertrand, le berger. Comme la plupart, il porte une barbe fournie, de longs cheveux embroussaillés, il loge juste à côté, la cabane étant divisée en deux parties juxtaposées. Il est originaire de Bagnols sur Cèze, un pays de connaissance sauf que je n'y connais plus personne depuis le temps.

Chassez le naturel et il revient au galop. Je commence mon cours de morale en m'adressant à Guy. Les bienfaits de l'adhésion à la FFRP, le but, nous défendre...Au bout de quelques secondes, il m'arrête et me dit:

- Te fatigue pas je suis administrateur à la FFRP.

Nous éclatons de rire tous les deux et nous nous présentons réciproquement. Nous passerons une agréable soirée à parler de la FFRP et de bien d'autres choses en général et de l'agrément tourisme en particulier (il en est le responsable) parce que je dois, à la rentrée, effectuer le stage. L'agrément tourisme! Un piège pour les associations qui n'ont pas de correspondant. Quelquefois, Bertrand vient se joindre à nous.

Le matin, j'abandonne Guy et Bertrand pour me retrouver le soir avec un jeune couple, parcourant le GR sous l'égide de la Balaguère. Mêmes explications que les précédents couples utilisant ce type de randonnée, ils ne veulent s'occuper de rien. On leur remet un dossier où tout est décrit, les bagages sont transportés, ils n'ont qu'à suivre les instructions mentionnées. Le soir au gîte, ils retrouvent leurs valises.

Cela m'amène à préciser qu'il existe quatre types de randonneurs.

- Le randonneur en étoile séjourne en un point fixe et y retourne tous les soirs, ce sera le moins chargé.

- Le randonneur qui a recours à un organisme, Balaguère, Terre d'aventures ou autres. Vu ci-dessus.

- Le randonneur itinérant, ce que je suis en train de réaliser de huit à x jours. Généralement le sac pèse de dix à quinze kilos;

- pour terminer, le randonneur avec toile de tente, le plus chargé et le plus indépendant. Il aura de seize à plus de vingt kilos. Ce type de randonneurs représentaient, il y a quelque temps une infime partie. Je ne pense pas que cela ait beaucoup changé.

Dans la journée, le jeune couple me dépassera en fond de vallée pour se laisser doubler dans l'ascension. Les mêmes causes reproduisant les mêmes effets, ils m'avoueront le soir lors du repas qu'ils ont été impressionnés par la régularité de mon rythme aussi bien à la montée qu'à la descente. Quarante ans de randonnée tous azimuts laissent des traces.

Il est vrai qu'il est assez rare que je randonne seul, donc je peux pendant cinquante jours marcher selon mon humeur, à ma propre cadence, ajustant mon pas au fil des étapes, le plus finement possible, avec les propriétés mécaniques de mes segments (bras et jambes). Comme en course à pied, il est une fréquence pour laquelle l'équilibre se fait entre l'apport d'oxygène par la respiration et sa consommation pour produire l'énergie, cet équilibre c'est-ce qu'on appelle l'endurance. Et elle est propre à chaque individu en fonction de son entraînement, de son poids, du chargement, du profil, de la température. Si l'on est obligé de s'arrêter à la montée pour souffler, c'est qu'on dépense plus que ce qu'on emmagasine, d'où la fatigue. Si l'on consomme moins, c'est l'ennui, la lassitude et le moral est influencé défavorablement (sauf naturellement si on est plongé dans une conversation intéressante, mais je suis seul) d'où l'expression ' c'est fatigant de ne pas marcher à son pas '. Donc, trouver son équilibre, c'est très important. C'est pour cela que dans les associations où les gens marchent en groupe, ça discute sans cesse. Ce serait fastidieux sinon.

Le soir, à Mariailles, je n'ai personne à qui parler excepté l'australien, Joubert, mais lui ne parle pas français, et moi-même je ne parle pas l'Anglais, alors il est très difficile de correspondre. La conversation par gestes a ses limites. Mais c'est tout de même lui que je reverrai le plus souvent, d'ailleurs plus d'une fois nous boirons une bière ensemble. Je me demande comment faisaient Robinson avec son compagnon Vendredi. Il est vrai qu'ils avaient le temps devant eux.

Aux Cortales, je suis placé face à un jeune, coiffé en brosse, visage volontaire, prénommé Stephen, la trentaine. Aussitôt la conversation s'engage sur le sport, course à pied, trekking, randonnée, natation, elle dérive ensuite sur le bénévolat ou j'apprends que mon interlocuteur, comme moi à une certaine époque, a passé son brevet d'animateur, s'investit dans son association. Naturellement, je l'encourage et le félicite sur son engagement. Nous discuterons à bâton rompu pendant le temps du repas, soit une heure trente en ne parlant que de sujets sur lesquels nous sommes l'un et l'autre intarissable....Passion quand tu nous tiens!....Je lui apprends à sa grande surprise que si demain, par un coup de baguette magique, on supprimait les associations et le rôle des grands parents, notre société éclaterait, exploserait, serait réduite en miettes. Les associations constituent une soupape de sécurité sur le plan des frustrations, de l'enrichissement personnel, de la reconnaissance en tant qu'individu à part entière. Nous ne sommes pas tous logés à la même enseigne, en matière d'emploi. Les grands parents, eux, sont indirectement source d'économie pour les jeunes couples par la garde des petits enfants ou les menus services qu'ils peuvent rendre à leurs enfants.

A la descente de Battarel, le dix sept août, pour la première fois, je ressens véritablement les effets de la chaleur. La fournaise remontant de la terre, il paraît que le chauffage par le plancher n'est pas recommandé!...Le soleil écrasant qui appesantit le mouvement, l'alourdit, au point de ralentir l'allure. La conjugaison des deux sources fait que l'on se sent rivé au sol avec une impression de poids sur les épaules. En outre, l'ondulation de l'air due à la forte température donne des mirages. Il me semble apercevoir, distinguer

dans le lointain de la fumée. Pendant un moment j'aurai des doutes, des craintes même. Suite à l'incendie qui a ravagé les Pyrénées orientales, mon imagination me fait craindre le pire. Par mesure de sécurité, vers les 13heures, je m'arrêterai au niveau d'un large chemin, près de la route. Quelques voitures sont garées, au moins si...

Est-ce que la transmission de pensée est un phénomène réel ou imaginaire? Toujours est-il que j'étais en train de penser à mon ami Joubert, l'australien, en me disant qu'il est fort possible que je le découvre au détour du sentier car lui le parcourt essentiellement sur les crêtes, il fait la HRP (hautes route pyrénéenne) et de temps en temps doit redescendre dans les villages pour se ravitailler. Soudain, je l'aperçois, effectivement au sortir d'une courbe, perché sur la gauche à deux mètres au dessus de moi (je l'avais imaginé à droite). Exclamation de surprise de part et d'autre!.....

Peu après, à un col, j'arrive à hauteur de trois hollandais se reposant, l'un assis, l'autre perché, le troisième allongé. Comme je le signale plus haut, je serais passé sans m'arrêter après un signe amical (respect des convenances) mais l'un d'eux, Jos, me pose toute une série de questions auxquelles la bienséance m'oblige à répondre. Je me prête de bonnes grâces à cette interrogation orale et le dialogue s'installe, la sympathie naît de l'échange, les sourires sont sur nos visages, le courant passe. Le soir et les jours suivants, nous sommes le 18 août, donc jusqu'au 21 nous aurons l'occasion de nous revoir régulièrement.

En milieu de journée, j'arrive au Moulin de la Palette, il est tout juste 13heures. Attablés tous les quatre, Joubert et les trois hollandais devisent tranquillement en prenant leur repas. Selon mon habitude, je m'étais écarté du chemin pour avaler mon casse croûte et ils sont passés sur le sentier sans que l'on se voit. Peu avant, j'essayais de reconnaître les lieux et sachant que nous y avions fait étape avec Jo quelque vingt ans auparavant, un flot de souvenirs revenaient à la surface.

Vieillir, c'est accepter de perdre des êtres chers, perdre ses repères humains pour s'efforcer d'en acquérir d'autres et surtout l'admettre. Combien de personnes vivent dans leur passé? Combien refusent le temps qui passe? Combien paraissent désemparées lorsque l'inéluctable, l'irréversible se produit? Combien s'accrochent à leurs souvenirs? Elles refusent le temps qui avance quoiqu'elles fassent. Elles se remémorent en permanence leurs souvenirs prétextant, étant assurées que c'était mieux, et se laissent aller accélérant sans le savoir leur propre vieillissement. Ces personnes là réfutent tout simplement le principe même de la vie. J'avais un vieux comptable avec lequel je travaillais qui avait pour habitude de dire: ' Tout enfant qui naît est un condamné à mort'. Toute chose, toute personne, toute situation est appelée à disparaître, à céder sa place, c'est le renouvellement continu, imparable, c'est un passage obligé. A quoi bon le refuser? Cela ne change rien à l'état et n'empêche pas le déroulement de l'histoire. Les idées noires, pessimistes, sont comme les métastases du cancer, elles se développent à très grande vitesse et rien ne vient les freiner si ce ne sont, la meilleure arme, les idées optimistes, les actions qui poussent vers l'avant. Il faut savoir que celui qui reste éprouve, ressent toujours un sentiment de culpabilité, du moins au début. Il y a toujours quelque chose qu'on aurait pu dire ou faire ou comprendre. Ainsi, quelques heures avant qu'elle s'éteigne, ma femme m'a réveillé en me disant peu de temps seulement après nous être endormis:

- ' Je voulais te dire adieu. '

Quelques minutes avant, nous étions à son chevet avec ma fille...

Celui qui s'en va, le sait. J'ai souvent dit lors de deuils précédents, il y a un temps pour chaque chose, le temps des pleurs, du souvenir, de la tristesse, du chagrin même, puis le renouveau doit suivre, vivre encore. Ceux qui disparaissent nous précèdent par la force des choses mais il faut vivre pour ceux qui nous suivent. A chaque deuil, une motivation nouvelle naissait, un intérêt, une force pour aller de l'avant. C'est-ce qui s'est passé pour mon père, pour Aztec, mon chien, pour Josette mon épouse, chaque fois j'ai su trouver un dérivatif. Eh Dieu sait si je les aimais! Puis le chagrin, quel qu'il soit, est comme le galet dans le torrent, il se polit avec le temps, il devient moins tranchant, moins vif à mesure qu'on

avance dans la vie. Ce n'est pas l'oubli, on ne peut oublier les êtres chers qui ont peuplé notre existence. Non, simplement la douleur s'atténue, devient supportable, se fait plus 'humaine', j'oserai dire plus douce. Et nous nous enrichissons de ce qu'ils nous ont laissé....

Nous sommes l'avant dernier jour, la chaleur, plus pesante encore, ralentit le pas de mon ami Joubert à tel point qu'il prendra la décision de partir à 4h le lendemain matin.

Libre à lui, je me contenterai de lever l'ancre à 7h30 pour arriver, le dernier jour, à 14h13 exactement dans Banyuls. A mon entrée dans l'agglomération, je laisse un message inachevé à Marie Jo. Je n'ai pu le terminer, des sanglots que je retenais m'étreignaient la gorge...

Neuf cents kilomètres avec quatorze kilos sur le dos, cinquante jours de randonnée, trois cent vingt heures de marche, quarante quatre mille mètres gravis, des étapes allant jusqu'à dix heures de sentier la moyenne étant de six heures et demi, la solitude quasi permanente (excepté le soir), les rencontres, les paysages grandioses, les périodes de découragement, la météo pas toujours favorable, tout cela était fini. Un rêve qui s'éteint parce que réalisé, je suis fier de moi, oui, fier de mon endurance, de ma persévérance, de ma volonté, de ma forme physique. Oui, que le lecteur me pardonne ce panégyrique sur ma propre personne, je sais, ça ne se fait pas, mais je l'assume.

Entre temps, dans la journée, Dorothee Legrand m'aura confié la mission de lui retenir une chambre dans l'hôtel où j'ai ma propre chambre qui a été gentiment réservée par l'hôte du col de l'Ouillat, la veille. Le soir, j'inviterai à ma table les deux derniers représentants (Joubert et Dorothee) d'une série de connaissances contractées tout au long des 900km de l'itinéraire. Ils seront à mes yeux l'image finale de tous ceux que j'ai pu croiser sur le chemin et qui m'ont aidé sans le savoir à supporter ma solitude grâce à leurs paroles, leurs sourires, leurs encouragements. J'aurais été absolument seul, surtout le soir à l'étape, je ne suis pas sûr que j'aurais été capable d'aller jusqu'au bout. Presque deux mois sans personne à qui s'adresser, à qui parler!

En conclusion, il s'agit pour moi de l'expérience la plus forte jamais vécue, si ce n'est ma première estive, décrite dans un autre document intitulé « j'ai vécu une estive ». J'entends par 'expérience' un vécu fort, intense, marquant, dont l'avantage est de faire découvrir certaines facettes de la vie. Et ce sont des moments pareils qui paradoxalement font devenir plus humble celui ou celle qui le vit. Plus humble parce que les êtres rencontrés, les situations éprouvées apprennent à relativiser, à prendre du recul, changent notre optique, notre façon de voir et de ce fait nous portent à faire preuve de mesure, de modestie, de retenue. Et là je pense qu'il y a enrichissement. S'éloigner de la pensée unique (tiens! Je crois que quelqu'un l'a déjà dit..), ne pas rester sur de l'acquis, toujours se remettre en question. Titiller en permanence notre raison, notre entendement, pour éviter qu'une partie du cerveau se sclérose.

Voilà terminés cinquante jours de pérégrinations à travers la chaîne pyrénéenne, vous n'avez rien appris de plus sur cette montagne. Pour ma part, je n'y ai pas rencontré l'ours contrairement à mes espérances. Qu'importe, 'je m'y suis rencontré'. N'est-ce pas le plus important?

Sur ce, je tire ma révérence, je vais réfléchir à la prochaine escapade.....